

*Intervention de Mgr Bruguès, Secrétaire de la Congrégation pour l'Éducation Catholique, lors du Congrès 2011 des Directeurs Diocésains au Parlement Européen.*

## **TRANSMETTRE POUR EDUQUER**

J'ai enseigné pendant vingt-cinq ans. A part trois petites années passées en Suisse, le restant de ma vie d'enseignant, c'est-à-dire l'essentiel, s'est déroulé en France. A ce titre, il m'arrivait d'être en contact avec le ministère correspondant. Il portait le nom de Ministère de l'Éducation nationale. Depuis trois ans, je travaille au Saint-Siège comme Secrétaire de la Congrégation pour l'Éducation Catholique, en d'autres termes vice-ministre de l'éducation pour toute l'Église. Le ministère italien qui nous fait face s'appelle « Ministero della Pubblica Istruzione ». Voici donc deux ministères qui ont reçu la même mission, former la jeunesse, mais qui portent deux noms différents : instruction, éducation. Si nous élargissons notre regard à l'Europe, nous constaterions que la même diversité – la même hésitation ? - se retrouve dans les autres pays qui parlent tantôt d'instruction, tantôt d'éducation.

Les mots ont leur importance. L'instruction vise à transmettre des connaissances et à faire de celui qui les acquiert une personne compétente. Le propos de l'éducation, lui, est plus vaste, plus ambitieux aussi : il s'agit d'aider le jeune à développer ses dons et possibilités, afin d'épanouir ce qu'il y a de plus humain en lui. Passer de la virtualité à la virtuosité, en somme. Le verbe latin *educare* exprime ainsi le souci d'élever et de former ; le verbe tout proche *educere* se traduit par tirer hors, exhausser. L'éducation cherche donc à tirer le jeune vers le haut et à lui permettre de construire sa personnalité de la manière la plus harmonieuse.

Instruction ou éducation : nous devinons qu'il s'agit bien là d'un choix de société. Donnons un exemple. Supprimer l'enseignement de l'histoire dans les classes de terminale afin d'accorder plus de temps aux matières techniques revient à donner la préférence à l'instruction sur l'éducation. Réduire les cours de culture générale et supprimer demain peut-être la philosophie au lycée au profit de matières de compétence professionnelle plus immédiate revient aussi à donner la

préférence à l'instruction. Risquons un diagnostic : l'affaiblissement de la culture générale et celle des matières s'interrogeant sur le sens de la vie au profit de matières à plus haute valence professionnelle représente un défi majeur pour les écoles modernes, soumises à des critères de compétence de plus en plus stricts.

Mon propos se présente comme un plaidoyer en faveur de l'éducation. Nous sommes conscients que la tâche éducative est beaucoup plus complexe que la simple instruction, même si elle l'inclut.

On ne se fait pas tout seul, on ne se construit pas à partir de rien. Contrairement à ce qu'avancait le titre d'une pièce du théâtre français, nul n'est « Fils de personne »<sup>1</sup>. Je nais précédé. Le philosophe français Emmanuel Lévinas aurait dit que l'autre me précède toujours et me surplombe : je nais en dette vis-à-vis de lui. Une question centrale pour l'éducation est celle de la transmission : comment profiter de l'expérience de ceux qui sont venus avant moi ? Comment accueillir ce riche patrimoine patiemment élaboré au cours des siècles passés ? Comment s'en servir pour construire son être et donner un sens à sa vie ? Quelle part doit être faite à la mémoire dans l'éducation (vous le voyez, nous ne nous sommes pas éloignés de la question de l'enseignement de l'histoire) ?

Il m'a semblé qu'il y avait du côté de l'Eglise catholique un propos pouvant servir à d'autres qu'à elle-même. Celle-ci, en effet, a aimé se définir comme une Tradition. Depuis ses origines, persuadée qu'elle avait reçu un trésor qui devait enrichir l'existence de tous, elle a déployé un souci de transmission dont on ne trouve guère d'autres exemples dans l'Histoire. Elle le percevait comme un devoir particulièrement impérieux : transmettre d'une génération à la suivante, sans que rien d'essentiel ne vienne à être égaré ; transmettre quelque chose qui, en réalité, ne lui appartenait pas en propre, puisqu'elle le considérait comme un dépôt mis au service de l'humanité entière ; transmettre une foi et une manière de vivre, une vision du monde et de l'homme, une culture, certes, peut-être une civilisation.

Le *tradere* chrétien présente ainsi des caractéristiques originales, marquées par une histoire bimillénaire. J'ai voulu en retenir trois : la transmission chrétienne présente un aspect communautaire, puisqu'elle est l'affaire de tous ; elle affronte aujourd'hui, comme toutes les formes de traditions, une épreuve singulière, celle du brouillage, voire

---

<sup>1</sup> H. de MONTHERLANT, *Fils de personne* ou *Plus que le sang*, drame représenté pour la première fois à Paris en 1943.

de la rupture de transmission ; enfin, la transmission se trouve au cœur de la mission de l'école.

## 1. La transmission est l'affaire de tous

La transmission patiemment élaborée dans la tradition chrétienne se trouve confiée à l'ensemble du peuple de Dieu. Si le baptême fait de celui qui le reçoit un prêtre et un prophète, il le rend capable d'enseigner ; il lui fait le devoir de transmettre, et chacun se doit de passer aux plus jeunes le relais reçu des plus anciens. Ainsi s'explique la sollicitude particulière avec laquelle l'Eglise a toujours entouré les familles. Ce point n'est bien compris de nos jours ; il est souvent caricaturé ; il mérite donc d'être expliqué. Contrairement aux apparences peut-être, ce n'est pas d'abord un souci de moralisation qui pousse l'Eglise à agir de la sorte, mais la conviction selon laquelle la famille constituait le lieu le plus naturel, le plus immédiat et le plus évident de la transmission. Les parents sont ainsi les premiers responsables de l'éducation de leurs enfants ; ils ont le droit (un droit sur lequel l'Eglise insiste de manière particulière et qu'elle qualifie de naturel, ou de premier) de choisir pour eux l'éducation qu'ils jugent la plus appropriée, donc le choix de l'école.

Cette proposition générale qu'il fallait d'abord s'en remettre aux familles pour transmettre a été longtemps partagée par le plus grand nombre. Elle se trouve remise en cause de deux manières. La première est d'ordre sociologique. Dans une « grande famille » où cohabitaient plusieurs générations, chacun jouait un rôle dans l'éducation des enfants : transmission plus « sentimentale » chez les mères, plus « cérébrale » chez les pères (ou les oncles, dans certaines ethnies africaines), porteurs de la figure de la loi, plus « culturelle » enfin chez les grands-parents dont la mémoire était évidemment plus longue et la disponibilité plus grande. La vénération due aux anciens donnait d'ailleurs à la transmission faite par ces derniers une valeur d'absolu. Or, dans les sociétés contemporaines, la famille a connu un constant rétrécissement. Déjà dans l'entre-deux guerres, mais surtout depuis la dernière, elle s'était réduite à ce que les sociologues appelaient la « famille-noyau », composée des seuls géniteurs et de leur progéniture. De nos jours, en un nombre de cas allant se multipliant, selon une évolution liée à l'émancipation féminine, l'évanescence de la figure paternelle<sup>2</sup> et le recours aux méthodes de procréation artificielle, elle se ramène à un seul parent, la mère : on parle alors de « famille mono-

---

<sup>2</sup> Cf. H. ZOLLNER, *Osservazioni psicologiche sulla condizione maschile*, in 'La Civiltà Cattolica', 3821, 5 settembre 2009.

parentale ». Le rétrécissement sociologique entraîne un rétrécissement culturel dans la mesure où, n'ayant plus guère accès à la diversité des membres de sa famille, l'enfant perd autant d'accès à la mémoire collective. Comment revaloriser le rôle des grands-parents qui se plaignent de leur mise à l'écart<sup>3</sup> ? A supposer qu'il soit partagé par beaucoup, ce désir se heurterait toutefois à la déconsidération du passé, comme nous le verrons plus loin. A quoi bon se référer à des époques plus ou moins lointaines si l'Histoire ne contient aucune leçon pour le présent et le futur ?

La seconde remise en cause a été moins étudiée. Quand j'étais évêque d'Angers, alors que je visitais les écoles du diocèse, j'avais été étonné de la plainte unanime qui émanait des enseignants dans les petites classes : « Les enfants sont devenus violents », répétaient-ils. Pourquoi ? Parce que ces enfants ne se sont jamais heurtés à un « non » dans leur famille, expliquait-on. C'est ici qu'ils le rencontrent pour la première fois ; ils ne peuvent que se rebeller contre lui. La vénération envers l'« enfant-roi », d'une part, d'autant plus forte que celui-ci est unique, et la perte d'intérêt pour un savoir-vivre social, d'autre part, comme, l'apprentissage des règles de la politesse et de la civilité, faisaient que se trouvait repoussée à plus tard, à l'école, la rencontre avec la « loi de l'autre » sous la forme d'un interdit. Les parents se donnent le beau rôle : plaire aux enfants ; inutile de contrarier ces derniers, estiment-ils, ils auront bien le temps de l'être par la suite. L'école devient ainsi le substitut de la famille : est-ce bien sa mission ? Il resterait à montrer si (et comment) cette violence des premiers ans et l'ignorance des règles du savoir-vivre-ensemble, entretenue par l'idéologie d'une éducation sans contrainte, jouent un rôle dans la violence grandissante qui caractérise les sociétés urbaines : cette analyse dépasse notre propos, mais je suis persuadé qu'elle conduirait à des conclusions stimulantes.

## 2. Les brouillages de la transmission

La transmission n'a jamais été facile. Elle se heurte de nos jours à divers brouillages que je voudrais évoquer rapidement.

---

<sup>3</sup> Au cours de mes divers ministères, j'ai souvent rencontré des grands-parents désolés de ne pouvoir rien transmettre à leurs petits-enfants : « On les tient éloignés de nous. Nous ne les voyons presque jamais ! Pourtant, on aurait tellement de choses à leur dire... ». J'ai trouvé particulièrement bienvenue l'intervention de Benoît XVI, à l'Angelus du 26 juillet de cette année. Après avoir rappelé que Joachim et Anne étaient les grands-parents de Jésus, il ajoutait : « Questa ricorrenza fa pensare al tema dell'educazione, che ha un posto importante nella pastorale della Chiesa. In particolare, ci invita a pregare per i nonni, che nelle famiglie sono i depositari e spesso i testimoni dei valori fondamentali della vita. Il compito educativo dei nonni è sempre molto importante, e ancora di più lo diventa quando, per diverse ragioni, i genitori non sono in grado di assicurare un'adeguata presenza accanto ai figli, nell'età della crescita » (*L'Osservatore Romano*, 27-28 Luglio 2009).

- a) Il y a transmission et transmission, je veux dire que la transmission n'est pas la même selon le domaine où elle se pratique. On peut schématiquement distinguer :
- La transmission dans le domaine technique se fait par remplacement, substitution, amélioration, en un mot progrès. On peut dire d'une technique : « C'est dépassé ! ». C'est ainsi que la première machine à calculer inventée par Pascal est devenue obsolète.
  - La transmission dans le domaine des idées, des convictions, des valeurs, des philosophies se fait par nouvelles synthèses. En ce domaine, on ne peut jamais dire : « C'est dépassé ! ». Une philosophie qui parvient à dire quelque chose de vrai sur l'homme reste toujours actuelle. Les audaces du moment ne rendent caduques ni Platon ni Aristote ni Pascal. Il existe une sagesse de l'humanité qui procède par enrichissement successifs.

Le risque que je voudrais souligner ici est celui de la confusion, comme si on cherchait à appliquer les règles de la substitution technique aux valeurs de la philosophie, de la morale, de la foi. Dans le dépôt de la foi et des valeurs centrales du bien agir, dépôt qui, avons-nous dit, se trouve confié à l'Eglise, rien n'est jamais dépassé.

- b) Dans la transmission verticale, d'une génération à l'autre, aussi bien que dans la transmission horizontale, d'un contemporain à l'autre, se glisse toujours le risque d'une déperdition. Chaque génération suit des modes ; ses préférences l'exposent à faire un tri dans le dépôt reçu et à négliger de faire parvenir ce qu'elle juge de moindre intérêt. Le danger est alors celui d'un appauvrissement progressif, voire d'une déviation doctrinale. Pour y faire face, l'Eglise s'est dotée d'un Magistère chargé précisément d'apprécier l'orthodoxie de la transmission, c'est-à-dire son intégralité : l'essentiel a-t-il été communiqué ? aussi bien que son intégrité : la communication s'est-elle effectuée dans la fidélité au message des origines ?
- c) On pourrait appeler concurrence des magistères la troisième source des brouillages de la transmission. Les sociétés ont secrété, comme naturellement, de multiples magistères. Depuis toujours, l'autorité politique a cherché à se parer d'une autorité morale. Elle voulait faire croire que ce qu'elle avait décidé était nécessairement juste et, par conséquent, que la conscience individuelle était tenue de s'y plier. Elle confondait délibérément le légal et le légitime, redoutant constamment qu'une Antigone ne se réclamât des lois « murmurées au cœur » (Sophocle), supérieures à celles de la Cité.

On a qualifié les sociétés modernes et libérales d'allergiques à toute idée de magistère. Je croirais plutôt qu'elles en favorisent la multiplication, sinon l'inflation. Les « éthiques procédurales » qui s'imposent de plus en plus dans les régimes démocratiques, se déclarent incompétentes en matière de vérité et de bien moral ; mais elles exercent un magistère quand elles font de la décision majoritaire une règle s'imposant à tous. Je l'ai bien observé quand j'avais été nommé membre de « comités d'éthique ». Les media, de leur côté, se comportent comme une sorte de « voix off » : sous l'apparente objectivité des informations et des reportages, à la télévision notamment, cette voix dicte à la conscience, à son insu, ce qu'elle doit penser et croire. L'opinion publique a toujours façonné des modes et des tendances, ces dernières se présentent désormais avec la force de la pensée unique. Sous la forme du « politiquement correct », passé des Etats-Unis à l'Europe, elle fait régner une terrible loi d'airain sur les esprits à qui elle fait passer des a priori idéologiques, des préjugés moraux ou de simples coquetteries de langage pour des règles éthiques : malheur à celui qui ne parle pas comme les autres ! Or, il n'existe pas de liberté humaine à l'ombre d'une quelconque dictature.

Un magistère est unique ou il n'est pas. Il n'est donc pas surprenant que ceux mentionnés à l'instant se livrent entre eux une guerre sans merci. Je suis arrivé à la conclusion selon laquelle, si les media occidentaux manifestaient une opposition à peu près constante envers le Magistère de l'Eglise, ce n'était pas d'abord parce que celui-ci édicterait des lois et des normes qui importunent ; leur critique visait le principe même d'un magistère religieux dans une société sécularisée.

La pluralité des magistères parasite la transmission. Sous la pression de leur dictat, enseignants et enseignés se trouvent contraints d'opérer des choix nécessairement arbitraires. La querelle traditionnelle des Anciens et des Modernes vient donc de s'éteindre, sur l'effacement (définitif ?) des premiers. C'est ainsi qu'on en est venu à privilégier la mémoire la plus récente au détriment du patrimoine des siècles et des millénaires passés, à laisser croire que la modernité devait se percevoir comme un commencement absolu, et que chacun était capable de se donner à lui-même les normes et les règles dont il avait besoin pour construire sa vie. Les modèles seraient désuets, et dépassés les maîtres. Que devient alors l'école ?

### **3. Au cœur de la mission de l'école**

Depuis longtemps, depuis ses origines peut-être, l'Eglise a apporté un soin particulier à la formation des jeunes. Elle a voué à cette tâche les meilleurs des siens ; elle en a fait monter un nombre impressionnant sur ses autels. Qu'il suffise de mentionner ici les noms plus connus de Jean Eudes et de Jean Bosco, d'Angèle de Merici, de Pierre Canisius ou de Jean-Baptiste de La Salle... L'école moderne, c'est elle qui l'a créée. La pédagogie moderne, c'est elle qui l'a inventée : que l'on songe, par exemple, au génie des premières générations de Jésuites qui surent doubler dans leurs collèges la transmission intellectuelle du savoir par une mise en scène baroque où les élèves, à un âge où l'on se trouve plutôt embarrassé de son corps, étaient invités à monter sur scène et à jouer, avant de les ressentir eux-mêmes, les grands sentiments qui mènent le monde. En agissant de la sorte, l'Eglise ne satisfait pas un simple besoin de survie. Elle ne se préoccupe pas d'abord de son propre avenir ou de celui de l'humanité. Elle témoigne de cette vérité essentielle sur laquelle repose toute éducation : les jeunes sont nos maîtres. Nous avons à leur transmettre ce que nous croyons être de meilleur, même si, dans le même temps, ils nous délogent de nous-mêmes. A notre conscience souvent lasse, ils rappellent les motifs d'espérer.

Tout au long de son histoire, l'Eglise a ainsi témoigné d'une passion éducative exemplaire. J'imagine que celle-ci ne compte pas pour rien dans le choix que des parents font aujourd'hui encore, sans partager nécessairement la foi chrétienne, de l'école catholique. Les sociétés en voie de sécularisation du XIXe siècle ont hérité de quelque chose de cette passion. Elles ont vu dans l'école le lieu privilégié de l'éducation. Il suffit de rappeler le prestige dont jouissait l'instituteur dans le plus petit village de nos pays, au long des deux derniers siècles. Il incarnait le savoir, le progrès et la libération sociale. Les milieux anti-cléricaux, plus féroces dans ce domaine que dans les autres, l'ont souvent campé face à une figure rétrograde du curé. Le cinéma et la littérature ont largement illustré cette double passion éducative, et leur rivalité.

Or, dans les sociétés européennes du moins, depuis quatre décennies environ (peut-être une conséquence de mai 68 qui provoqua une crise très profonde de toute notion d'autorité), les écoles souffrent maintenant d'un profond discrédit. Le métier d'enseignant est devenu plus difficile, parfois risqué. Le prestige social a déserté le champ de l'éducation. Parents et enfants se sont mis à douter de l'école, multipliant les critiques à son encontre.

De nombreuses causes seraient à invoquer pour expliquer un tel revirement. La passion pour l'école s'est inversée, se transformant en une suspicion généralisée. Pour tenter de comprendre,

nous nous contenterons d'évoquer ici deux bouleversements. Le premier a été qualifié de dérive émotionnelle. Dans son ouvrage dont je recommande la lecture, J. Romain rapporte l'anecdote suivante. L'histoire se passe il y a une vingtaine d'années environ, dans un lycée suisse. Des parents avaient envoyé une lettre de protestation très véhémement à la direction de l'établissement parce qu'un enseignant avait donné des notes médiocres à leur fils en littérature. Il s'agissait, assuraient-ils, d'une injustice manifeste, puisque le jeune élève aimait cette matière. Aux yeux de ces parents bien représentatifs de notre époque, il suffisait donc d'aimer. Il suffisait d'aimer la littérature pour recevoir de bonnes notes, être promu et dispensé d'effort, voire d'intelligence.

Cette anecdote est instructive, car elle manifeste la domination du « bon sentiment ». Celui-ci fixe désormais la ligne de conduite. Notre époque ne manque pas de valeurs morales, contrairement à ce que peuvent avancer certains, mais elle les fonde sur les sentiments, cette force non maîtrisable qui ne connaît pas de limites. Dès lors ces valeurs se trouvent fragilisées, puisque l'émotion dispense de formuler des arguments rationnels. La vague émotionnelle a fini par tout submerger<sup>4</sup>. On a joué l'émotion contre la raison. On a pensé que l'affectif valait l'analytique. Comme l'individu a valeur d'universel, et qu'il existe autant d'émotions que d'individus, on en a déduit que toutes les émotions se valaient et qu'elles étaient donc interchangeables.

Le deuxième bouleversement a trait à la disparition de la culture générale. Jusqu'aux années soixante, la culture classique apparaissait comme le fleuron de l'enseignement. Il s'agissait de familiariser les élèves avec des textes jugés fondateurs de la civilisation occidentale. Ce qu'avaient dit les Anciens n'avait pas seulement valeur pour leur époque : leur message et leur exemple personnel exprimait une sagesse et un art de vivre qui devaient inspirer les générations de toujours<sup>5</sup>. Il y avait là comme une source d'eau vive à laquelle devaient inlassablement revenir ceux qui apprenaient le métier d'homme. Le fil a été maintenant coupé. Le discours des Anciens s'est perdu dans la nuit des temps<sup>6</sup>. Le moderne n'attend aucune leçon pour lui-même des exemples d'antan<sup>7</sup>. Les humanités se sont progressivement effacées des

---

<sup>4</sup> Cf. J. ROMAIN, *La Dérive émotionnelle*, Lausanne, L'Age d'Homme, 1998.

<sup>5</sup> Cf. C. LANEVE, *Educare fra tradizione e multiculturalità*, in 'Pedagogia e Vita', 2008, 5-6 (en particulier: 1.1 *L'imprescindibilità dell'imitare*).

<sup>6</sup> Id. « Da mezzo secolo a questa parte un declino generale ha però emarginato (e disdegnato) l'educazione attraverso la conoscenza dei classici, ovvero l'educazione dello spirito, dell'immaginazione, della sensibilità, relegandone lo studio ai soli seminari per specialisti ».

<sup>7</sup> « L'età moderna incrina precisamente questa illimitata fiducia nelle tradizioni e nelle sue fonti. Per ragioni molteplici di ordine storico, politico, morale-religioso, tecnico-scientifico, la tradizione perde la sua ovvia

programmes, car c'était un homme nouveau qu'il fallait désormais imaginer<sup>8</sup>. La mémoire s'est vue rabaisée à un statut ancillaire. On n'apprend plus guère « de mémoire », ni les fables, ni les poésies anciennes. L'histoire est devenue une matière à option : ne relatant que les dernières péripéties de l'humanité, elle plonge les « anciens régimes » dans l'obscurité de l'indifférence. La littérature et la philosophie ne mettent plus en contact direct avec des maîtres, parce que toute la place est désormais occupée par les commentaires<sup>9</sup>, les analyses structurales et les méta-critiques.

\*\*\*

Ma conclusion voudrait proposer deux ouvertures. La question qui est devenue première pour les établissements éducatifs sur lesquels l'Eglise exerce une responsabilité est la suivante : « Qu'est-ce qu'une école catholique ? En quoi une école peut-elle être qualifiée de catholique ? ». Cette question se pose aujourd'hui un peu partout dans le monde ; elle se pose avec une plus grande acuité dans les sociétés marquées par le pluralisme culturel et religieux. L'étymologie devrait nous éclairer. En un premier sens, catholique veut dire universel. Une école catholique est donc une école ouverte à l'universel. Il s'agit d'abord de l'universel du savoir. Une école catholique est curieuse d'humanité ; elle cherche à transmettre les recherches et les acquisitions de cette humanité ; elle vise donc à l'excellence professionnelle. J'ai l'habitude de dire qu'une école catholique cherche à mettre à la portée de tous, notamment de ceux qui viennent de milieux sociaux défavorisés, le meilleur de la culture humaine. Je suis d'ailleurs heureux de confier ici que nos écoles jouissent dans le monde entier de la meilleure réputation, au point que des pays à majorité musulmane demande l'ouverture chez eux d'écoles catholiques, ce qui ne manque pas de poser des problèmes que je veux pas évoquer ici. Une école catholique est ouverte à l'universel en ce sens qu'elle accueille chez elle des jeunes venant de milieux et de cultures différents. Cette première approche conduit toutefois à une évaluation faible de la spécificité de l'école catholique. Ouverte au tout-venant, elle n'est pas pour autant une école-caravansérail.

---

affidabilità" (Z. TRENTI, *Tradizione e linguaggio nel processo di apprendimento*, in 'Insegnare Religione', LDC, 3 (2005), 4-12.

<sup>8</sup> Le déclin de la culture générale dans les établissements scolaires et universitaires a été magistralement interprété par A. BLOOM, *The Closing of the American Mind*, Simon & Schuster, 1987. Pour une approche renouvelée, cf. M. C. NUSSBAUM, *I classici, il multiculturalismo, l'educazione contemporanea*, Carocci Ed., 2006.

<sup>9</sup> G. STEINER s'est moqué de cette domination du commentaire et du parasite dans son bel ouvrage *Réelles présences*. Les arts du sens, Paris, Gallimard, 1991 (cf. pp. 25s.).

Il convient donc d'ajouter que l'appellation de catholique renvoie aussi à une confession d'une foi religieuse particulière, la foi catholique. Une école catholique est donc une école dans laquelle on s'attache à transmettre la foi catholique. Cette transmission revêt à son tour deux dimensions : une transmission culturelle qui devrait être obligatoire pour tous les élèves, sans exception, même ceux qui appartiennent à des religions différentes du christianisme (après tout, personne n'oblige les familles à inscrire leurs enfants dans des établissements catholiques ; s'y présenter implique d'accepter que soit dispensée une éducation spécifique, proprement catholique) ; une transmission catéchétique laissée au libre choix de chacun qui vise à faire découvrir la personne du Christ et à donner les premiers rudiments du métier de chrétien.

Contrairement à de funestes prévisions, le « temps des profs » a encore de beaux jours devant lui. Je souhaiterais que notre société en fût persuadée : après tout, elle joue son avenir avec cette assurance. C'est en tout cas le message que je voudrais faire passer en conclusion de cet échange. Durant les visites pastorales que j'effectuais quand j'étais évêque d'Angers, je prévoyais de m'entretenir aussi souvent que possible avec les enseignants des écoles placées sous notre responsabilité. J'avais l'habitude de leur dire : « Je viens saluer ceux qui se trouvent aux premières lignes de la mission de l'Eglise. On se plaint souvent dans les paroisses de ne plus voir de jeunes. Or, par votre médiation, votre compétence et votre dévouement, l'Eglise se trouve en contact avec près d'un jeune sur deux dans notre département (l'enseignement catholique regroupait 41% des élèves du Maine-et-Loire). Cette Eglise vient donc vous exprimer sa gratitude et ses encouragements. Ne vous laissez pas gagner par le pessimisme ambiant ! Je sais bien que votre métier est devenu particulièrement difficile. Il reste cependant le plus beau métier du monde. C'est grâce à vous, en effet, que la mémoire prépare le futur, que l'humanité naît à elle-même ».

Mgr Bruguès

Secrétaire de la Congrégation pour l'Education Catholique.